

pés. Un tchiaoux préside à ces expositions, tenant une baguette ou un bâton blanc à la main; chaque tête a son *yasta* ou écriteau, énonçant les motifs pour lesquels elle est tombée. Ces *yasta* sont ordinairement fort laconiques, et ne portent pas toujours sur des faits positifs. Je me rappelle celui d'Halet-Effendi; ce favori de Mahmoud était accusé vaguement d'avoir parcouru toutes les voies de la perversité, et de s'être couvert du manteau de la fidélité et de la vertu pour corrompre et diviser les musulmans. Puis on lisait comme dans un post-scriptum : « *Voici la tête du perfide étranglé dans son exil.* Une condamnation ainsi motivée est souvent la seule pièce du procès, et le public turc s'en contente, car il est persuadé que ceux qui meurent par la volonté du maître ont toujours tort, et que Dieu lui-même les a effacés du livre de vie! Lorsqu'il tombe des têtes de visirs, de pachas ou de ministres, on leur fait l'honneur de les exposer sur un pilier de pierre ou de marbre, et dans un bassin de bois ou d'argent. On traite avec moins de cérémonie les têtes vulgaires, qui sont quelquefois placées sur un pieu, ou jetées confusément à terre. Toutes ces têtes appartiennent au sultan ou plutôt au djellad (bourreau). Celui-ci les livre ou les vend aux familles des décapités, quelquefois même à des étrangers; la tête d'Ali, pacha de Janina, fut d'abord mar-

chandée par un Anglais, puis vendue à un derviche qui l'a fait ensevelir près de la porte de Selivrée. Celle du malheureux Halet-Effendi, objet de la fureur populaire, avait été jetée à la mer; on la retira de l'eau, pour la déposer chez les derviches Mewlewis de Pera; elle a été ensuite enlevée de son mausolée, et si on veut savoir où elle repose maintenant, il faut le demander aux anges du sépulcre.

J'ai cru m'apercevoir que l'herbe commençait à croître sur le terrain réservé au terrible appareil des expositions. Les personnes qui m'accompagnaient m'ont dit qu'on n'avait pas exposé de têtes au sérail depuis plusieurs mois. On doit en louer la modération de Mahmoud. Malheureusement la modération n'est pas ce qui réussit le plus en Turquie. Il ne faut pas croire que cette justice qui nous révolte produise le même effet sur les Turcs. Elle ne frappe d'ailleurs que des gens en place qui, selon l'expression commune, *mangent le pain du sultan*, et qui, en se mettant à son service, *n'ont plus ni tête ni biens*. La plupart ont abusé de leur crédit ou de leur pouvoir, et ne sont que d'odieux instruments du despotisme. Dans ce cas, le despotisme frappe sur lui-même, et c'est une satisfaction donnée par lui aux peuples qu'il opprime. Il faut ajouter que la sévérité du sultan est très-souvent provoquée par les passions populaires. Toutes



les fois que le peuple se soulève, ce sont des têtes qu'il lui faut, de telle sorte que la multitude est presque toujours de moitié dans l'exercice violent du pouvoir. N'allez pas, d'après cela, crier à la barbarie des Turcs, car vous avez maintenant à Paris une multitude qui demande aussi des têtes de ministres, et dont la joie serait grande, si elle pouvait voir tout un conseil de roi dans un bassin de bois ou d'argent.

Mais revenons au sérail. Après la seconde cour se trouve une troisième porte qu'on appelle la porte de la Félicité, *bab-us-scadet*; au-delà sont plusieurs palais, celui du sultan, celui des princes, qu'on appelle *la cage*, et celui des *hassekis* ou sultanes. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de cette bibliothèque impériale, l'un des mystères du sérail, et qu'aucun voyageur n'a pu voir. Vous savez qu'on espère encore y retrouver les décades de Tite-Live, et plusieurs autres chefs-d'œuvre que nos savants d'Europe ont laissé perdre, et que les Turcs nous auraient précieusement conservés.

Ceux qui aiment les contrastes n'ont qu'à venir au sérail. D'un côté, des barbaries qui font frémir d'horreur; de l'autre, de beaux jardins et le riant séjour des voluptés. L'histoire nous a fait connaître ce qui se passe dans les premières cours; pour le reste, il a bien fallu, jusqu'à présent, s'en rapporter à l'imagination des

poètes et des romanciers. Quelques voyageurs, cependant, ont pu pénétrer dans l'intérieur des jardins; ils y ont vu des allées de cyprès, des pavés de mosaïque, des grillages dorés, des parterres entourés de buis, des serres chaudes, des jets d'eau, le harem d'hiver, le harem d'été, le kiosque magnifique qu'habite le sultan dans la belle saison. C'est ici que vous attendez des détails, et que vous comptez peut-être sur quelques chapitres de la chronique scandaleuse. Je dois vous avouer naïvement que j'ose à peine m'informer de ce qui se passe dans ce lieu que la terreur environne. Tour à tour entraîné par la curiosité, et retenu par la crainte, je pourrais m'appliquer ce vers d'un de nos grands poètes :

Je brûle de savoir et crains d'interroger.

Je vous dirai seulement, d'après les plus graves autorités, que trois ou quatre Géorgiennes, belles comme les houris, ont été aperçues naguère par un gentilhomme suédois<sup>1</sup>, caché dans la cabane d'un jardinier allemand, et que, semblables à la Galatée de Virgile, elles se sont enfuies derrière les arbres, en désirant toutefois être vues. Je vous dirai encore, et toujours d'après les témoignages les plus respectables, qu'un voyageur anglais a découvert, dans le harem

<sup>1</sup> Tous ces détails sont rapportés gravement par plusieurs voyageurs anglais.



d'été, plusieurs flacons avec des étiquettes portant ces mots: *Eau-de-vie d'Andaye*, *eau-de-vie de Dantzick*. Le docteur Clarke, dans la relation de son voyage en Orient, se vante d'avoir vu aussi beaucoup de merveilles, entre autres la chambre à coucher des odalisques, et les pantoufles jaunes des sultanes. Il a couru, pour cela, le danger de perdre la vie. Pour moi, je ne suis pas si curieux, et je me contenterai de voir les jardins du sérail dans les beaux dessins de Melling; je vous conseille d'en faire autant. Je crois volontiers à la vérité de tout ce qu'on a dit; mais ce qu'on a dit n'est pas tout-à-fait ce que je voudrais savoir. Je voudrais connaître les mœurs du harem impérial; les jalousies, les intrigues, les passions qui animent cette enceinte mystérieuse. Il est probable qu'on ne saura jamais rien de positif là-dessus, à moins que le chef des eunuques noirs ne fasse quelque grande indiscretion, ou qu'il ne prenne fantaisie à une belle odalisque de nous donner des *Mémoires d'une Contemporaine*. On croit généralement, à Constantinople, que Mahmoud commence à se dégoûter du sérail, et de l'uniformité de ce lieu de délices. Du moins est-il certain qu'il cherche quelquefois son plaisir ailleurs.

Après avoir vu de Sainte-Sophie et du sérail ce qu'il est permis d'en voir, nous dirigerons nos pas vers la place de l'At-Meidan : c'est l'ancien

Hippodrome, c'est là qu'un peuple passionné menaçait souvent la tranquillité de l'empire en prenant parti pour la faction des verts ou pour celle des bleus. Ainsi, tandis que la raison dégénérait et se perdait dans les subtilités théologiques, l'héroïsme et la bravoure se rapetissaient dans les combats du cirque et dans la course des chars; singulière nation, qui a subsisté pendant dix siècles avec le germe d'une maladie mortelle, et dont la décadence ou plutôt l'agonie a duré plus long-temps que ses monuments de marbre et d'airain. L'Hippodrome a perdu l'étendue et la forme qu'il avait au temps des Grecs. Cette place si renommée était remplie autrefois des chefs-d'œuvre de la sculpture. On peut dire, sans craindre d'exagérer, qu'elle avait, au temps de Nicéas, plus de dieux et de héros taillés en pierre ou jetés en bronze qu'elle n'a aujourd'hui d'habitants. La plupart des monuments qui ornaient l'Hippodrome, avaient disparu dans la conquête des Latins, en 1204. Les statues en bronze d'Auguste et de plusieurs empereurs, celles de Diane, de Junon, de Pallas; Hélène représentée dans tout l'éclat de sa beauté, Hercule dans l'attitude de la force, Pâris offrant la pomme à Vénus, beaucoup d'autres chefs-d'œuvre renommés chez les anciens, furent jetés au fourneau, et



convertis en monnaie grossière<sup>1</sup>. Telle était la barbarie de cette multitude de croisés venus des beaux pays de France et d'Italie où, par un contraste que le temps seul pouvait produire, les arts et les prodiges qu'ils enfantent, sont aujourd'hui l'objet d'un culte public.

La place de l'At-Meïdan a d'un côté la belle mosquée d'Ahmed; elle n'a, de l'autre, que des maisons dégradées, qui n'ont pas même l'honneur d'être des ruines. De tous les anciens monuments qui s'y trouvaient réunis, trois seulement sont restés. Je vous parlerai d'abord de l'obélisque, renversé par un tremblement de terre, et relevé sous le règne de Théodose<sup>2</sup>. Lorsqu'on aura pu déchiffrer les hiéroglyphes gravés sur ses quatre côtés, on saura à quelle dynastie de rois il appartient, et s'il ornait les places publiques de Thèbes, de Memphis ou d'Hiéropolis. Ce monument est composé de deux parties bien distinctes, et nous présente à la fois le caractère et le génie de deux peuples.

1. Nicéas donne une description poétique de tous les monuments qui ornaient l'Hippodrome; nous avons cité cette description dans notre BIBLIOTHÈQUE DES CROISADES, tome III.

2. Pierre Gillius avait vu deux obélisques à Constantinople, l'un, au milieu de l'Hippodrome, et c'est celui que nous avons vu; l'autre couché par terre auprès de la demeure des sultans; ce dernier obélisque fut acheté par un Vénitien et alla décorer la place de Saint-Étienne, à Venise.

A voir l'obélisque dont la masse est imposante, et sur lequel sont gravés quelques signes qu'on ne comprend plus, on ne peut méconnaître la grandeur et la sagesse mystérieuse de la vieille Égypte. A voir le piédestal chargé de trophées et d'inscriptions fastueuses, qui ne reconnaîtrait pas la vanité des Grecs du Bas-Empire! sur la base de la colonne, se trouve figuré le mécanisme à l'aide duquel elle a été relevée par Proculus. On peut admirer ici le génie de l'ouvrier; mais il reste à connaître une chose plus merveilleuse: comment cette masse énorme, venue de la haute Égypte, ou tout au moins de Memphis, a-t-elle pu descendre le Nil? Comment a-t-elle traversé l'Archipel et la Propontide? comment est-elle arrivée jusque dans l'Hippodrome? Voilà ce qu'il nous importerait de savoir, aujourd'hui surtout, que les aiguilles de Cléopâtre ou les obélisques de Luxor sont attendus sur une de nos places de Paris, et qu'on s'occupe des moyens de transporter ces masses de granit à travers la Méditerranée.

Pendant que nous examinons l'obélisque, nous voyons passer quelques Grecs du Fanar ou de Péra, nous leur adressons des questions sur le monument que nous avons sous les yeux; aucune réponse; je demande à un papas dans quel temps l'obélisque a été élevé: — Dans un



temps où les hommes étaient beaucoup plus forts qu'ils ne le sont aujourd'hui. — Voilà tout ce que j'en ai pu tirer. J'ai souvent eu à déplorer cette profonde ignorance des Grecs sur leur propre histoire. Il arrive donc un temps où les plus grandes nations ressemblent aux ruines cachées sous l'herbe ! encore les monuments renversés et à moitié détruits ont-ils cet avantage, qu'ils nous parlent de leur origine et de leur gloire ; les peuples qui achèvent de mourir savent à peine ce qu'ils ont été.

Les deux autres monuments qui subsistent encore dans l'At-Meïdan sont la colonne Serpentine et la colonne *historique*. Celle-ci servait à marquer une des extrémités de la lice dans la course des chars. L'histoire nous apprend que Constantin la fit revêtir de plaques de cuivre ; une inscription grecque, placée sur la base, la comparait au fameux colosse de Rhodes ; mais, rien ne porte malheur aux monuments comme les ornements de métal. Cette colonne n'offre plus qu'une masse dégradée, et menace d'écraser les passants dans sa chute. Quant à la colonne Serpentine, elle vient du temple de Delphes, où elle servait à supporter le célèbre trépied d'or consacré à Apollon après la victoire de Platée. Le fût de la colonne, composé de trois serpents en spirales, était surmonté par les têtes

tes mêmes des reptiles sur lesquelles reposait le trépied. Ces têtes ne subsistent plus aujourd'hui. On attribue la première mutilation de ce monument à Mahomet II, qui abattit une des trois têtes de serpent avec sa hache d'armes. Que sont devenues les deux autres ? l'histoire ne nous apprend rien là-dessus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les monuments anciens de l'Orient ont trois sortes d'ennemis à redouter, le temps, les Turcs, et les amateurs.

Au reste, le gouvernement de Stamboul ne prend aucun soin de tous ces monuments, et les Osmanlis passent tous les jours dans l'Hippodrome, sans prendre garde à la colonne historique, à la colonne Serpentine, à l'obélisque. Ces restes de l'antiquité n'ont pour eux rien de national, rien qui parle à leur imagination et à leur patriotisme. Je dois ajouter, comme remarque générale, que les Turcs n'élèvent jamais de monuments sur leurs places publiques ; ils ne connaissent, pour la décoration de leurs cités, ni les obélisques, ni les colonnes, encore moins les images de l'homme et des animaux empreintes sur un métal ou sur la pierre. Seulement ils se plaisent quelquefois à décorer l'urne d'une fontaine ; et les monuments de ce genre sont après les mosquées et les marbres des cimetières, les seuls ornements qu'on puisse remarquer dans les villes d'Orient.